

## SIXIÈME LETTRE.

Lukungu.  
Avril 1892.

O! douceur du « far niente ! »

Bercé dans un captivant fauteuil, à l'abri sous une large vérandah, je contemple béatement le paysage qui se déroule à mes pieds.

Là-bas, au fond, les montagnes bleues qui bordent la vallée de



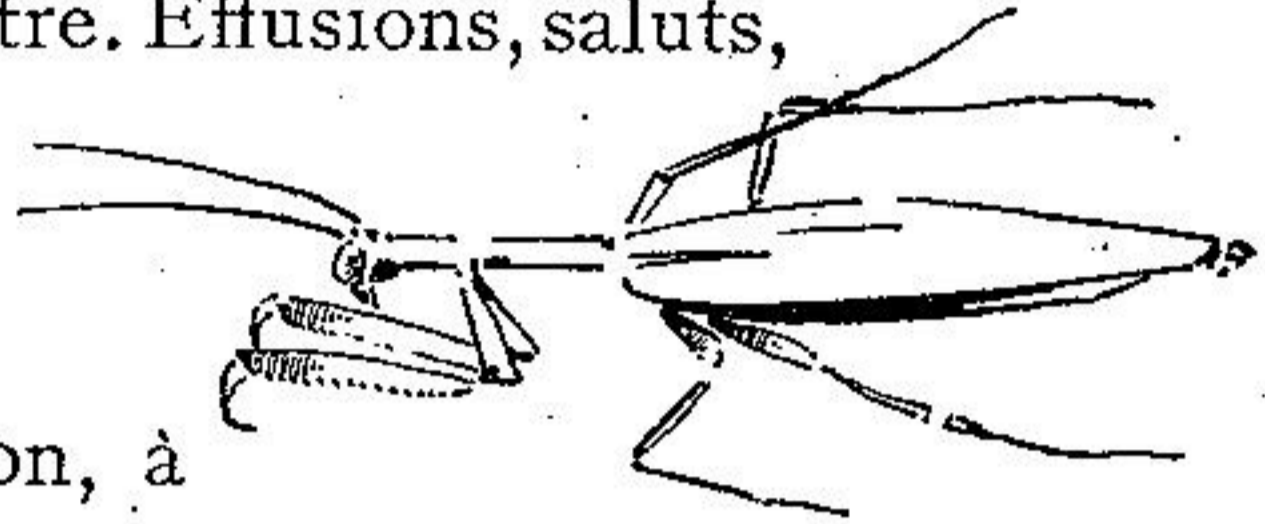
la Lukunga; les savanes verdoyantes à cette saison; puis, tout près, une station bien plantée, sillonnée d'avenues immaculées, joyeuses dans l'animation



des noirs; enfin, plus près encore, des alcarazas et des flacons ventrus aux liquides rafraîchissants.

Nous venons d'arriver.

Tout le personnel blanc de Lukungu, averti de notre venue par des porteurs, s'est porté à notre rencontre. Effusions, saluts, présentations; nous devenons la proie de nos aimables hôtes, empressés à nous être utiles.



Adieu aux soucis de l'installation, à d'autres les soins de la table. Dix jours de vie nomade nous font mériter un sérieux repos.

Vereycken, commissaire de district, heureux et fier de faire les honneurs de son domaine, met une bonne grâce charmante à nous recevoir.

Nous sommes conduits à nos chambres; Fiévez dans la maison de bois, respect à l'ancienneté; Ladam et moi dans une maison de pisé au sol battu. Logement primitif, mais cette station, destinée à se déplacer lorsque le chemin de fer sera construit, ne comporte pas un grand luxe de bâtiments.

A l'heure du repas, si chère à nos estomacs valides, nous prenons place autour d'une table somptueuse; autant de boys que de convives, serviteurs impassibles, nous apportent en silence un dîner qui met le comble à notre enthousiasme. Aussi, nous n'hésitons pas à accepter une hospitalité de quelques jours; hospitalité forcée, il n'y a pas de porteurs pour Léopoldville!

Je parle souvent des repas et l'on va me trouver un peu gourmand! L'on se fait difficilement une idée de l'importance que prend la vie matérielle en Afrique et j'insiste tout particulièrement sur le plaisir que l'on éprouve à être bien nourri et bien logé.

Profitant de mon séjour, je mets de l'ordre à mes bagages, répare ma précieuse table portative et complète mon lit de camp, tout



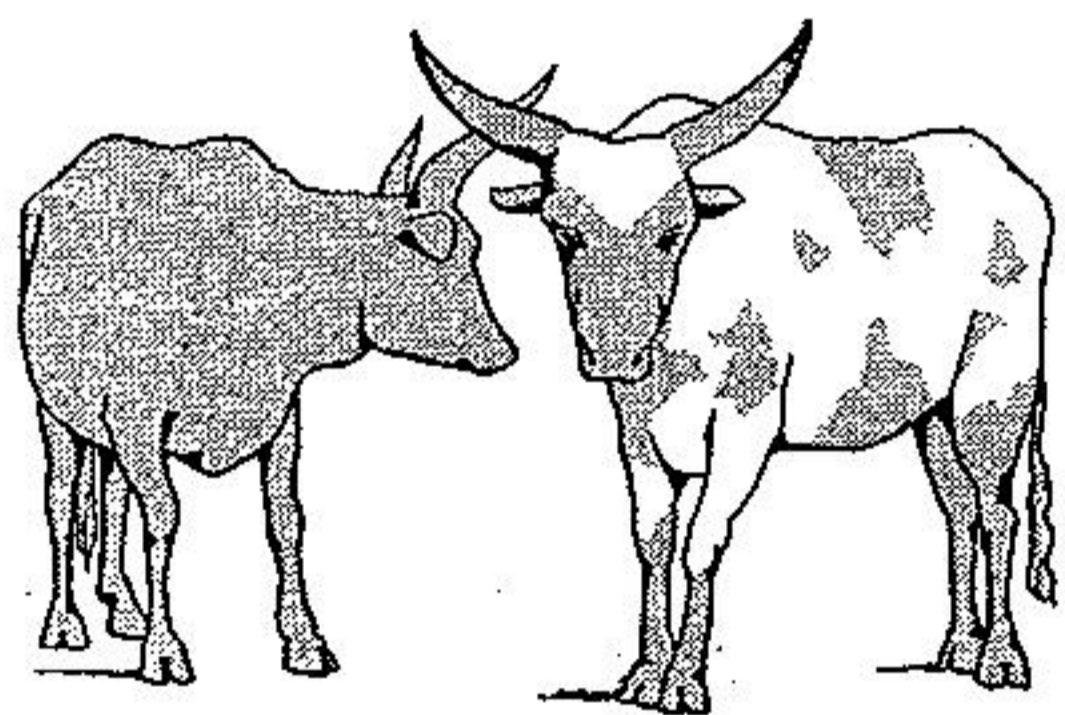


détraqué, par un coussin bourré de feuilles de bananier séchées.

Une pratique et solide couchette m'eût évité bien des mésaventures et des insomnies.

Ainsi que je l'ai dit, les bâtiments de la station sont peu luxueux ; en revanche, les cultures sont très étendues : manioc, bananes, maïs, patates douces, arachides, cannes à sucre, produiront bientôt suffisamment pour nourrir le personnel noir. Orangers, citronniers, manguiers, goyaviers, papayers, barbadines ou maracoujas, ananas, donnent déjà leurs fruits.

Les goyaves, assez semblables aux figues, ont un goût de fraise ou de framboise, selon l'espèce. Les maracoujas ressemblent à des pastèques et contiennent des graines noyées dans un jus délicieux. La plante, aux larges feuilles, sert à garnir des tonnelles qui s'écroulent sous son poids. J'ajouterai le safu, que l'on sert bouilli, en légume ; il est plus difficile à décrire : supposez un noyau couvert d'une couche épaisse d'épinards et trempé dans la térébenthine, c'est à peu près cela. Je me hâte d'ajouter qu'avec un peu d'habitude on le trouve excellent.



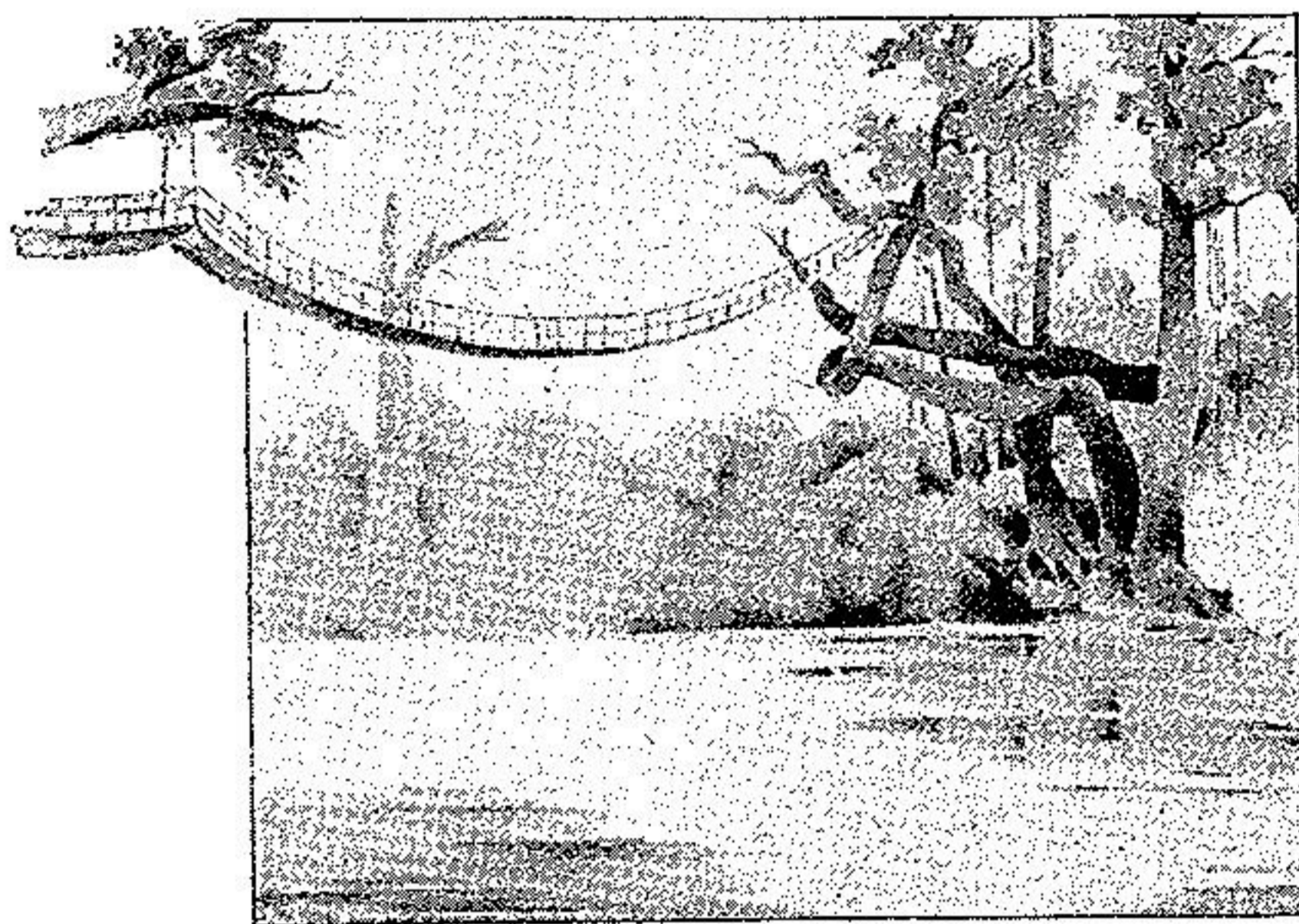
Un troupeau de quarante têtes broute l'herbe dure, formant lui-même ses pâturages ; ce sont les dernières bêtes à cornes que nous verrons, leur introduction au centre de l'Afrique n'étant pas encore faite.

A quelques minutes de Lukungu est une mission américaine, tenue par master Hoste, depuis six années en Afrique. Toute la région des cataractes et même le haut Congo sont parsemés de missions américaines, anglaises, suédoises ; souvent leurs occupants sont mariés et accompagnés de leur femme. Heureux dans leur petit ménage, jouissant d'une grande quiétude et pouvant suivre un régime hygiénique, leur santé est relativement bonne. Ils rendent de réels services, tant moraux



que physiques, et souvent leur science médicale est mise à contribution.

Sur la Lukunga est jeté un pont de lianes, suspendu aux arbres,



souple comme une bande de tissus. Nous avons de la peine à le franchir sans nous cramponner; les indigènes, aux pieds exercés, passent aisément avec une charge.

Nos longues causeries du soir me permettent de réunir quelques détails curieux sur le pays et ses habitants.

Toute la région des cataractes, sauf la partie aride avoisinant Matadi, est très riche

et très peuplée (ce dont on ne se doute guère en parcourant la route des caravanes), il s'y fait un commerce très actif, facilité par des « marchés ».

Ces marchés, toujours lieux de réjouissances, sont plus ou moins importants; ils ont lieu aux villages ou à des places déterminées, centres de plusieurs groupes d'habitations.

La semaine fiote comprend quatre jours : *n' kandou*, *n' konzo*, *n' kengé*, *n' sona*. Les marchés hebdomadaires se désignent par le nom du jour où ils se tiennent, suivi du nom du village. L'on dit : « N' Sona M' Wembi », comme l'on dirait : « Vendredi, marché à Berchem ». Les marchés journaliers, « N' Lalus », moins importants, servent à approvisionner les voyageurs.

Pendant leur durée, la place du marché est sacrée; un chef et des gardiens armés y assurent l'ordre. Jadis, avant l'arrivée des blancs, celui qui y volait avait les mains coupées, celui qui y frappait était pendu, enterré ou brûlé vif; il est probable même que ces usages barbares ne sont pas encore oubliés partout.



C'est au marché que se discutent la plupart des questions indigènes; il est leur bourse, leur foire, leur kermesse; on y décide des mariages, on y rend la justice. Et voici un fait, assez remarquable, tendant à prouver une certaine prévoyance chez ces peuplades primitives : des jeunes gens, formant des sociétés parfois nombreuses, versent, les jours de marché, une cotisation d'étoffes ou autres monnaies courantes; cela forme un capital que chaque adhérent emporte à son tour. Ce capital lui permet d'acheter une femme et de se créer le noyau d'une famille. Chose étonnante, jamais celui ayant déjà reçu son magot se refuse à payer par la suite!

Comment se marie un nègre?

Voici! Ayant choisi une femme, il se munit de présents nombreux et se rend au village qu'elle habite.

Vous croyez peut-être qu'il va lui faire sa cour et la séduire par l'offre d'un pagne multicolore, d'un bracelet ou de quelque ornement? Pas du tout! Les présents sont pour la mère de la jeune fille. Si celle-ci les juge suffisants, la belle est mise à l'essai.

Pendant trois ou quatre semaines, le prétendant entretient les bonnes dispositions de sa future famille par des cadeaux variés; il doit se décider alors à verser la forte somme, quatre-vingts pièces d'étoffes environ. A défaut de paiement, le pseudo-mari est tout bonnement flanqué à la porte.

S'il s'exécute, le couple s'en retourne au chimbèque, préparé d'avance, pour recevoir la chaste fiancée!!!

Ce n'est pas tout! Au code matrimonial nègre s'ajoutent des coutumes bizarres, dont voici quelques spécimens :

Les enfants reviennent au grand-père maternel.

La femme vient-elle à quitter le foyer conjugal, ses parents restituent le prix d'achat; si elle est renvoyée, la moitié seulement est remboursée; en cas de décès, ils la remplacent sans frais.

D'où des palabres sans fin, chères à ces chicaneurs invétérés.

Les enterrements sont prétextes à ripaille; on tire force coups de feu, on danse, on chante, on boit, on mange plus ou moins longtemps, suivant l'importance du mort.

Celui-ci, convenablement fumé, est enveloppé de toutes ses étoffes, formant un ballot d'autant plus grand qu'il était plus riche. On a vu des grands chefs, « M' Fumu », exigeant des fosses profondes de huit mètres et attendant une année le moment d'y être enfoui.

La tombe, fermée, est recouverte de toute la vaisselle du défunt, mise préalablement hors d'usage.

J'ai rencontré de ces mausolées peu imposants, où apparaissaient les objets les plus intimes.

Les fétiches et les féticheurs jouent un rôle prépondérant dans le bas et le moyen Congo, mais je n'ose m'étendre sur ces sujets si complexes.

Fidèlement, je transcris les quelques renseignements qui me sont donnés et j'invoque le dieu de la vérité pour que l'on ne m'ait pas induit en erreur.

